

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

G. Gillain

CHEF D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE L'ARMÉE BELGE

Abonnement pour la France. 15 Frs.

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs.



VII

Quand Suzanne Fortier avait une confiance à faire à son protecteur elle n'avait pas le choix du lieu et de l'heure. C'était au moment des repas qu'elle devait s'exécuter. Ce fut donc le mercredi à midi qu'elle se disposa à lui faire la commission dont M^{me} Barnier l'avait chargée.

Ce jour-là, M. Girard, pressé sans doute, se trouvait déjà à la salle à manger.

Au coup de sonnette de la jeune fille il activa sa bonne :

— Vite, Annette, servez-nous au galop !...

Le potage fut pris en vitesse puis, à la place de la souprière, des côtelettes furent posées sur le porte-plat.

— Je vous sers, Suzanne ?... offrit l'usurier.

Celle-ci trouva le moment propice et se lança. Elle dit en tendant son assiette :

— J'ai une commission à vous faire de la part de M^{me} Barnier.

— Laquelle ?

— C'est à propos du moteur de son fils.

Elle désirerait que vous fissiez les essais tout de suite au lieu de les reculer à six mois.

M. Girard laissa tomber la côtelette sur la nappe, reposa le plat sans s'excuser, sans voir ce qu'il faisait et, regardant Suzanne, les deux poings serrés sur le bord de la table.

— Elle vous a dit ça ?... Elle vous a chargé de cette commission-là, vous !... Ah ! ma petite Suzanne, voilà qui me dépasse.

Puis, voyant que sa protégée, un peu interloquée, enlevait avec sa fourchette la côtelette vagabonde, il sourit :

— C'est ça. Servez-vous, mon enfant.

Il se servit lui-même et, silencieux, les yeux baissés, il se mit à découper lentement la viande saignante. Il semblait réfléchir. Quand il fut arrivé à l'os, il le racla en tous sens, puis il le posa à côté des morceaux. Il s'empara ensuite de son pain qu'il rompit et demeura immobile, un croûton dans chaque main.

Suzanne, interdite, grignotait sans faim, attendant ce que M. Girard allait dire. Qu'allait-il décider ?... Qu'allait-il répondre ?... M^{me} Barnier devait savoir ce qu'elle faisait. Elle était responsable de ses messages comme de ses actes.

M. Girard soupira comme s'il revenait à lui, but un grand coup de vin, puis se jeta sur sa viande comme il l'eût fait dans un buffet de gare en attendant le passage d'un express. Il semblait tantôt rire et tantôt s'attrister.

— Mangez, mon enfant, mangez, dit-il à Suzanne. Encore une côtelette.

Il servit d'autorité sa protégée. Il agissait souvent ainsi à cause de sa discrétion excessive.

Puis, d'un air détaché :

— Vous direz ce soir à M^{me} Barnier que, dès demain, son fils peut commencer tous les essais qu'il voudra. Ma caisse et mon usine sont à sa disposition. Et maintenant parlons de votre père.

Il s'accouda, posa son menton entre ses deux mains et, souriant doucement, sa bonne figure empreinte de bonté, la voix timbrée d'une sorte de fraternelle tendresse :

— Quand votre père sera là, Suzanne, vous verrez comme nous serons heureux !... Quinze jours sont bien vite passés !... Peut-être serez-vous sur le point de vous marier ?...

Voir les nos 307, 308, 309, 310, 311 et 312 du Pays de France.

— Je n'y compte plus guère ! lança la jeune fille avec désinvolture.

— Comme vous dites cela !

— N'est-ce pas ?... On dirait que je parle d'une autre.

— Absolument.

— C'est ainsi depuis la conversation que nous avons eue dimanche au soir. Il y a une Suzanne extérieure qui est en jeu et une Suzanne intérieure qui juge et regarde agir l'autre, à moins qu'elle ne la dirige. Laquelle est la vraie ?

M. Girard s'écria avec feu :

— L'intérieure, celle que nous sommes seuls, vous et moi, à connaître.

Puis, comme excédé :

— Est-ce qu'en ce moment Barnier n'a pas autre chose de plus passionnant et de plus pressé à faire ?... N'est-ce pas une folie d'aller s'hypnotiser sur un travail imparfait, ingrat !... Une fois lancé, il va s'entêter et il sera sans cesse captivé par ses équations, ses combinaisons, ses calculs. Je lui souhaite, ma foi, beaucoup de plaisir. Ma caisse lui est ouverte.

— Ce n'est pas lui qui a demandé, rectifia Suzanne, c'est sa mère. Refusez.

— Non !... dit énergiquement M. Girard, parce que c'est vous qui m'adressez la requête.

Le soir venu, quand Suzanne apporta la réponse, M^{me} Barnier s'épanouit, triomphante ; mais Louis montra quelque dépit de la démarche de sa mère, vexé surtout qu'elle eût fait dépendre le succès de sa demande du choix de la jeune fille comme intermédiaire. Il déclara :

— Si je m'étais trouvé là hier au soir, Made-

rien de dangereux. L'émotion des premiers jours, les regards qui compromettent, les paroles vibrantes et chaudes hasardées à propos de futilités, mais éloquentes par le ton, tous ces dehors qui trahissaient la passion, avaient disparu et la jeune dactylo était déçue de ne plus rencontrer les yeux charmés qui l'admiraient.

Louis Barnier ne se rendait pas compte de la réaction, pourtant si marquée, qui s'était opérée en lui. Le travail acharné et hâtif auquel il se livrait était un dérivatif trop puissant à son naissant amour. Cet amour il l'admettait comme une chose définitive, mais dont il n'avait pas le loisir de s'occuper.

Maintenant un acte de volonté lui donnait la paix du cœur, comme un acte de soumission lui avait assuré celle de son foyer.

N'était-il pas imprudent d'agir ainsi ?

Ces décisions provisoires et commodes n'avaient-elles pas leur danger ?

M^{me} Barnier, voyant que son fils lui obéissait et renvoyait à plus tard le souci de la convaincre, ne serait-elle pas tentée de le regarder comme dompté et vaincu ?

Quant à Suzanne, dont le cœur frileux n'avait pas encore battu, le moment de la délaisser ne paraissait guère propice.

M. Girard ne s'inquiétait que d'une seule chose : savoir de façon certaine si Suzanne souffrait. Il n'avait qu'une pensée : la consoler, la distraire, l'intéresser.

Sa protégée prenait un plaisir de plus en plus vif à lui faire ses confidences et puisait dans ses conseils un grand réconfort.

Après une semaine assez grise, le samedi soir, elle manifesta le désir de prolonger sa présence.

— Je ne me sens un peu chez moi qu'ici, fit-elle. Je ne trouve d'affection réelle qu'en vous, mon grand ami.

Elle ajouta :

— Mes visites aux Barnier sont devenues intolérables. Mon heure se passe en tête à tête avec la mère seule. Je la sens hostile et elle m'accable de prévenances, de compliments.

— Que deviennent ses fils ?

— Lucien va maintenant passer toutes ses soirées chez les Langlois. Louis, que l'ambition dévore, ne quitte plus ses chiffres.

M. Girard haussa les épaules :

— Moi, ce qui m'intéresse, c'est vous et vous seule !... Je serais désespéré de vous voir souffrir.

Il regarda Suzanne avec un intérêt attendri, puis, souriant :

— Si je puis me fier aux apparences, j'ai tout lieu de me rassurer.

Suzanne eut un petit rire énervé, puis sincère :

— Je ne souffre pas parce que je n'aime pas.

— Vous m'intéressez !... dit M. Girard en rapprochant sa chaise.

— L'état d'âme de Louis Barnier à mon égard est assez étrange. Depuis qu'il s'est réduit à l'esclavage des chiffres, il ne pense plus réellement à moi. Il se souvient de moi, puis dans sa mémoire, mais il ne m'observe plus, il ne m'interroge plus. Me comprenez-vous ?

— Très bien. Il vous voit dans le passé, n'ayant pas le temps de vous voir vivre et de vivre avec vous.

— C'est cela même, approuva Suzanne, et vous pouvez ajouter : il ne parle plus qu'en se souvenant de ce qu'il a déjà dit et pensé. Mais voici en quoi je le trouve suffisant. Il affecte avec moi une grande sécurité et une grande confiance. Or, rien dans ma conduite ne l'autorise à faire montre d'une telle quiétude. Il n'y a entre nous ni serments ni promesses !...

— Allons, vous ne souffrez pas, je suis rassuré. C'est l'essentiel.

Suzanne se leva en riant et, tendant sa main :

— Il est trop tard pour que j'aie m'ennuyer chez M^{me} Barnier ; à demain, mon grand ami.

— Vous n'oubliez pas que nous déjeunons chez Chauvinière ?

— Je sais, merci.

(A suivre.)



moiselle, je ne vous aurais pas permis d'intercéder pour moi.

— Votre reconnaissance à mon égard est donc un fardeau bien lourd ? plaisanta-t-elle.

Il protesta :

— Je voudrais pouvoir tout vous donner et c'est le contraire qui se produit. C'est moi qui suis votre obligé.

Il s'anima et, regardant sa mère :

— Le travail et la réussite me fourniront les moyens dont je suis actuellement dépourvu pour réaliser à la fois tous mes rêves. En attendant, crovez, Mademoiselle, à ma plus vive gratitude.

Il témoigna cependant une joie d'enfant après son premier froissement d'amour-propre. Grisé par la perspective d'une réussite immédiate, glorieuse et lucrative, il se révéla sous un jour nouveau, plus distant, comme recueilli et presque en adoration devant sa propre personne.

Suzanne, ce soir-là et les jours suivants, l'étudia avec intérêt. Elle suivit les variations de son humeur et de son attitude.

Chez sa mère, désireux d'avoir la paix à tout prix, il se montra réservé à souhait. C'était une mesure de prudence. Avant besoin de toute sa liberté d'esprit, il ne pouvait compromettre l'intérêt primordial d'un travail ardu et pressé par des querelles intestines.

Au bureau, il s'abandonnait davantage et se montrait même parfois plus libre qu'au début, mais les mots portaient seulement du bout des lèvres, non du cœur. Était-il seul avec Suzanne, vite, en phrases exubérantes, débordantes, il s'avancait hors de propos, risquait des allusions à un avenir de bonheur. Ce feu de paille n'avait

URODONAL

et la Goutte

L'OPINION MÉDICALE :

« Administré à l'occasion des poussées aiguës dans la goutte, l'Urodonal n'a aucun retentissement fâcheux, comme les salicylates, rien des effets dangereux, redoutables parfois, du colchique et de la colchidine. Les douleurs perdent rapidement de leur acuité et la durée même de la poussée est parfois très notablement abrégée. »

D^r F. MOREL,

Médecin-major de 1^{re} classe en retraite, ancien Médecin des hôpitaux de la marine et des colonies.

Communications :
Académie de Médecine
(10 novembre 1908).
Académie des Sciences
(14 déc. 1908).

**Gravelle
Calculs
Aigreurs
Rhumatismes
Névralgies
Artério-
Sclérose**

L'URODONAL réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates).



N. B. — Etabliss^{ment}
Chatelain, 2, r. Valen-
ciennes, Paris.
Le flacon, fr. 8 fr.;
les 3 flacs., fr. 23.25.

**L'URODONAL nettoie le rein,
lave le foie et les articulations.
Il assouplit les artères et évite
l'obésité.**

JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

Eponge et nettoie
l'intestin,
Évite l'Appendicite
et l'Entérite,

Guérit
les Hémorroïdes,
Empêche l'excès
d'embonpoint.

Pour rester en
bonne santé
prenez
chaque
soir un
comprimé ae
JUBOL

VOILÀ LE PETIT
RAMONEUR
DE L'INTESTIN!!

Communications à l'Académie des sciences
(28 juin 1909);
à l'Académie de médecine
(21 décembre 1909).

**Constipation
Entérite
Étourdisse-
ments
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines**



Etabl. Cha-
telain, 2, r. Va-
lenciennes, Paris.
La boîte, fr. 5 fr. 80. Cure
intégrale (4
boîtes), 22 fr. 1.
Env. sur
le front. Pas
d'envoi con-
tre remboursement.

L'OPINION MÉDICALE :

« Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de Jubol, rendre à leur intestin paresseux par l'abus des drogues et des lavements son élasticité et sa souplesse; s'ils avaient eu à leur service la ressource de la rééducation intestinale si admirablement réalisée par le Jubol, peut-être l'histoire du clystère compterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances, dont les apothécaires, autant que les malades, se firent, à toutes les époques, les inconscients artisans. »

D^r BRÉMONT, de la Faculté de Médecine de Montpellier.

FANDORINE

80 % des femmes
ne sont pas satisfaites
de leur santé.

A partir de 40 ans,
la femme s'engraisse
par suite d'insuffi-
sance glandulaire.

Seule l'opothérapie
(Fandorine) peut la
guérir et lui conserver
une taille normale.

Communication :
Académie de Médecine
(13 juin 1916).



**Spécifique des
Maladies de la femme**

Arrête
les hémorragies.

Supprime
les vapeurs.

Guérit les fibromes
non chirurgicaux.

Toute femme doit
faire chaque mois une
cure de FANDORINE.

Etablissements Chatelain,
2, rue Valenciennes, Paris.
Le flac. de Fandorine, 11 fr.;
Bac. d'essai, 5 fr. 30.

Pagéol

**ÉNERGIQUE ANTISEPTIQUE
URINAIRE**

Guérit vite et radicalement
Supprime les douleurs
de la miction
Évite toute complication

Communication à l'Académie
de médecine du 3 décembre 1912.



Noyaux des Globules Gonocoques
Globules blancs
Goutte de pus vue au microscope.

Etablissements Chatelain, 2, rue de
Valenciennes, Paris, et toutes phar-
macies. La demi-boîte, franco, 6 fr. 60;
la grande boîte, franco, 11 francs.
Aucun envoi contre remboursement.

VAMIANINE

**Dépuratif intense du sang,
non toxique**

**Avarie, Tabes,
Maladies de la Peau**

Etablissements Chatelain, 2, r. de Valen-
ciennes, Paris, et toutes pharmacies.
Le flacon, franco, 11 francs.

Brochure sur demande.

Vamianine fugue
l'avarie et en
empêche toutes les
manifestations.



GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Exiger la forme nou-
velle en comprimés,
très rationnelle et
très pratique.

Etabliss^{ment} Cha-
telain, 2, rue de Va-
lenciennes, Paris, et
tous phar. La boîte, fr.
5 fr. 30; les 3, fr. 20 fr.;
la grande boîte, fr. 7 fr. 20;
les 3, fr. 20 francs.



Excellent produit
non toxique, dé-
congestionnant,
antileucorrhéi-
que, résolutif
et cicatrisant.
Odeur très
agréable. Usage
continu très éco-
nomique. Assure
un bien-être réel.

Sauvée grâce à la GYRALDOSE

LA SURPRISE 50000 c'est FRANCS DE PRIX

offerts gratuitement aux lecteurs

du PAYS DE FRANCE

COMMENT? HOW? Nous vous le dirons la semaine prochaine

LES FANIONS DU "PAYS DE FRANCE" AUX ESCADRILLES AMÉRICAINES

BULLETIN D'ADHÉSION

Nous sommes heureuses de nous engager
à confectionner un des fanions brodés que le
PAYS DE FRANCE offrira aux valeureuses esca-
drilles américaines.

INDICATION du GROUPEMENT

ou

Nom des adhérentes

ADRESSE

(N'indiquer qu'une
adresse par bulletin
d'adhésion.)

SIGNATURES

Remplir ce bulletin et l'adresser au "SERVICE DES FANIONS"
du Pays de France, 6, boulevard Poissonnière, Paris.

LISTE DES ADHÉSIONS (Suite)

Les Grands Magasins du Printemps ;
leur personnel féminin (6 fanions) ;
Le Lycéum de France, Paris ;
L'Union des Femmes Peintres et
Sculpteurs, Paris ;
Les Dames détaillantes du poisson
aux Halles de Paris ;
Les Dames de la triperie aux Halles
de Paris ;
Les Mandataires de la vente en
gros du poisson aux Halles de
Paris ;
Atelier de broderie de M^{lles} MOU-
KOWSKA, Paris ;
Un groupe de repasseuses de la
maison Vignon, Glencourt, Cler-
mont (Oise) ;
Les Dames du pavillon des Halles,
Paris ;
Les Dames détaillantes des froma-
ges aux Halles, Paris ;
Les Dames détaillantes de la bou-
cherie aux Halles, Paris ;
Ecole DELESSERT, Paris ;
Les élèves du cours de dessin de
M^{lles} ORMAUX, Paris ;
M^{lles} et M^{lles}
la duchesse d'UZÈS, douairière ;
B. FOLLENFANT - GRÉCHET, Luderay
(Seine-Inférieure) ;
DENNERER, Monte-Carlo ;
VIVAT, BÉROU, GABARD-DUSERRE, An-
nedasse (Haute-Savoie) ;
TEXIER, BASQUE, Châtellerauld (Vienne) ;
DAVIS, DOZULÉ (Calvados) ;
FAUCHON, Chinon (Indre-et-Loire) ;
BREMARD, MARTIN, CHAIX, Dragui-
éard ;
FISSEL-FESCHAMBIÈRE, Saint-Denis ;
BALATZ, Nissau (Hérault) ;
P. ARNAL, Nissau (Hérault) ;
LEPARCHE, Ferrières-en-Gâtinais (Loi-
ret) ;
GERVAIS, Ruell (Seine-et-Oise) ;
M. BRIANT, Sillé-le-Philippe (Sarthe) ;
F. MOREL, Bernardia (Aude) ;
Marcelle CATHERINE, Lillebonne ;
COCA, Paris ;
PINAULT, Les Sables-d'Olonne ;
GRONDELAIN, P. ECALLE, infirmière
dépistée, Migné (Yonne) ;
E. DEMOURET, Osmoutray (Oise) ;
G. DAYAU, Pordray (L.-et-L.) ;
A. PERRON, ARRAULT, Ferrière-Laf-
con (L.-et-L.) ;
M^{lles} et M^{lles}
F. LABROUSSE, S. PEUCH, Limoges ;
E. LECIERS, La Craie (Indre) ;
VINCENT, Le Creusot ;
M. COCA, Paris ;
E. SIBREY, Beaune (Côte-d'Or) ;
M. MARCHOIX, Vitry-le-François ;
COTHEREAU, Le Mans ;
Eliane LACROIX, Ile-d'Yeu (Vendée) ;
MANGIN, Neuville-sur-Moselle (Meur-
the-et-Moselle) ;
FERNILLOT, Gendrey (Jura) ;
GUÉDON, Paris ;
Y. DUFOIS, Bas-Mauny (Seine-Inf.) ;
CRESSOT, Dijon ;
M. GOMY, Ligny-en-Barrois (Meuse) ;
A. ROCHE, Le Perreux (Seine) ;
J. REYNAUD, Saint-Marcel-d'Ardèche ;
DECONINCK, Herzeele (Nord) ;
L. OLIVIER, B. MOAT, Bourgen-
Bresse (Ain) ;
E. FAUCHON, Chinon ;
VILLEROY, Saint-Memmie (Marne) ;
RONZ, Saint-Etienne (Loire) ;
V. GRABOS, Villon (Yonne) ;
J. SÉNART, Fougères (Ille-et-Vilaine) ;
M. LEROUX, Villeneuve-la-Garenne
(Seine) ;
BERNARD, Ivry-en-Montagne Côte-
d'Or) ;
M. FRUITIER, Villeneuve-sur-Yonne ;
A. CHAMBAUD, Lyon ;
A. CARCERAT, J. PETIT, Lorient ;
F. TAILLANDIER, Sermains-du-Loiret
(Loiret) ;
S. MOUILLON, Lusignan (Vienne) ;
Maud RUBEROLLES, Mont-de-Marsan ;
SARRAUTE, ADAL, CHATELoup, Bourg-
sur-Gironde (Gironde) ;
MONTMET, Moulin-de-Charix (Ain) ;
ROCHETTE, GRATALOUP, J. PRUNET,
Lyon ;
DORLET, Louviers (Eure) ;
J. BRAILLOU, Paris ;
O. BARBOU, Sermains-du-Loiret (Loi-
ret) ;
A. et Y. CHENIER, Belleroche (Loi-
ret) ;
R. CHENIER, Marsais (Charente-Inf.) ;
H. FOURRIER, Parcéaux (Ain) ;
B. QUIGNELLE, Paris ;
ROSSET, rue Pommet, Paris ;
Lucy LEVY, Alsacienne, Mont-Pè-
rin (Suisse).

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

du 31 Octobre au 7 Novembre



Le Comité supérieur de guerre réuni à Versailles a arrêté, le 4 novembre, les conditions auxquelles pourrait être accordé à l'Allemagne l'armistice qu'elle sollicite ; le cabinet de Berlin a été informé par celui de Washington qu'elles seraient communiquées par le généralissime des alliés au commandement allemand lorsque celui-ci le demanderait. Le chef des armées ennemies a immédiatement délégué au maréchal Foch le ministre Erzberger, les généraux von Gundell et von Winterfeld, le capitaine de vaisseau Danselow et un diplomate, le comte Oberndorf, chargés de conclure l'armistice et, ajoute le communiqué officiel allemand, d'entamer des négociations de paix. Ces personnages sont arrivés le 8 novembre au matin au lieu que le maréchal Foch leur a désigné par T. S. F. et les pourparlers ont commencé aussitôt. Les parlementaires ont demandé une suspension d'armes, qui a été refusée et il leur a été donné un délai de 72 heures pour accepter ou refuser les conditions de l'armistice.

La précipitation avec laquelle le gouvernement de Berlin se jette sur l'armistice s'explique par la position désespérée de l'armée allemande en France et en Belgique, ainsi que par les troubles graves qui ont éclaté tout à coup en Allemagne.

Le 3 novembre, a été signé l'armistice entre les alliés et l'Autriche-Hongrie. Aux termes de cet acte, les armées alliées, entre autres clauses, peuvent, en usant des voies de communication et des moyens de transport de l'Etat austro-hongrois, se mouvoir à leur gré sur son territoire ; et elles occuperont en Autriche-Hongrie tous les points stratégiques pouvant leur faciliter les opérations militaires que leur commandement jugerait opportun d'entreprendre. L'armistice avec la Turquie, entré en vigueur le 31 octobre, donne aux alliés, avec celui qui a été accordé à la Bulgarie, toute liberté d'action dans les Balkans.

L'armée des Flandres a brillamment repris l'offensive le 31 octobre. A la gauche du front d'attaque l'armée belge se consacrait à des opérations de détail indispensables sur le canal de dérivation. Au centre, l'armée franco-américaine opérant entre Lys et Escaut atteignait l'Escaut entre Meldren et Eecke, sur 15 kilomètres : plusieurs localités, dont la ville d'Audenarde, étaient libérées par suite de cette avance. A droite, la 2^e armée britannique bousculait l'ennemi sur l'Escaut jusqu'à la hauteur de Meldren. Le lendemain, Belges et Français étaient arrivés à 4 kilomètres de Gand. L'Escaut était bordé sur tout le front en amont de Seeverghem. Le 7, l'armée belge, qui entre temps s'était portée jusqu'à Eclou et Waershot, faisait un bond de 15 kilomètres à l'est et atteignait le canal de Terneuzen et les faubourgs de Gand. Au sud de cette ville Français et Américains commençaient à passer, dans la région de Welden, l'Escaut que les Anglais, de leur côté, franchissaient près de Pottes, à 15 kilomètres en aval de Tournai.

Les armées du front britannique ont, du 1^{er} au 6 novembre, poussé de vigoureuses attaques au sud et au nord de Valenciennes qui a été prise le 2 par les Canadiens du général Currie. Nos alliés s'emparaient, le 4, au sud de Valenciennes, de la moitié de la forêt Mormal et de la ville de Landreies ; au nord, de plusieurs localités jusqu'au delà d'Estreux et d'Onnaing sur la rive droite de l'Escaut, où ils étaient à portée de vue de Mons. La ville du Quesnoy était prise et largement dépassée le 5, la forêt Mormal était entièrement conquise. L'ennemi battait en retraite en désordre sur tout ce front de bataille.

Les communiqués du 7 annoncent que la progression vers Maubeuge ne se ralentit pas. Les Anglais ont atteint ou dépassé la ligne Avesnes-route de Bavai entre Montcau-Saint-Vaast et la voie ferrée au sud de Bavai. Le 7, nos alliés sont, à la suite de nouveaux progrès, aux portes de Maubeuge et d'Avesnes.

Les armées françaises ont, elles aussi, obtenu des résultats remarquables. Parmi les noms d'une foule de localités arrachées de haute lutte à l'ennemi, se détache celui de Guise, enlevée le 5 novembre par la 4^e armée, qui battit, ce jour-là, 6 divisions allemandes. D'ailleurs, de la Sambre à l'Argonne, la progression de nos troupes s'est poursuivie sans arrêt du 1^{er} au 6 novembre. Après toute une série d'opérations heureuses, nos troupes avaient atteint, le 5 novembre, au delà de Guise, la ligne Parry, Lavaquerresse, Colonfay, Housset ; à droite, la Neuville-Housset, Marle et la route de là Montcornet jusqu'à la Neuville-Bosmont, Ebou-leau, Dizy-le-Gros. Dans la région au nord-ouest de Château-Porcien, nous avions Hannogne, Herpy, Condé-les-Herpy et Château-Porcien.

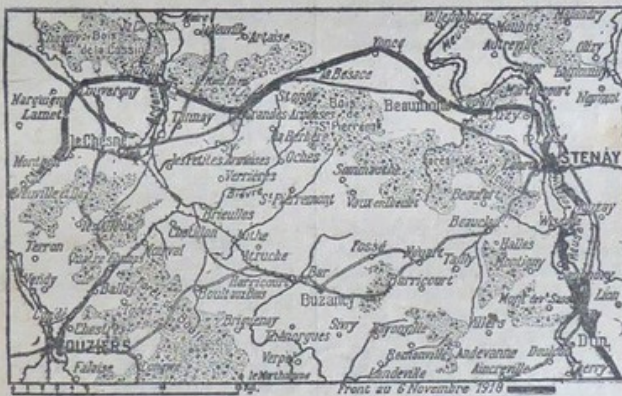
Nos troupes tenaient les hauteurs de la route Séraincourt-Ecly, et quelques-uns de nos éléments avaient franchi l'Aisne vers Nanteuil. En Argonne, Montgon et le Chesne étaient dépassés, et nous étions aux villages de Louvergnay et de Sauville et aux lisières du bois de Mont-Dieu. Des milliers de prisonniers, une quantité de matériel de guerre étaient tombés entre nos mains depuis le 1^{er} novembre. La continuation des opérations nous amène, le 7, aux lisières des forêts de Nouvion et de Regnaval, à Vervins, à Montcornet, à Rozoy-sur-Serre, qui sont à nous. Au nord de l'Aisne, Rethel est pris et dépassé au nord de 6 kilomètres. A l'est, nous avons pris Omicourt.

Nos camarades américains ont marqué le 1^{er} novembre par la reprise, sur la rive gauche de la Meuse, d'une dizaine de villages et la capture de 3.600 prisonniers. Ce succès s'est répété le jour suivant et jusqu'au 7 nos alliés ne se sont pas arrêtés. Ils occupaient, dès le 3, des hauteurs d'où leur artillerie lourde pouvait tirer sur la voie ferrée passant à Montmédy, Longuyon et Conflans. Le 4, ils annonçaient que toutes les localités situées sur la rive gauche de la Meuse, au sud de Halles, étaient entre leurs mains. Ce même jour, ils s'emparaient de la route de Beaumont à Stenay, sur la rive droite. Beaumont était pris le 5 et l'on y délivrait 500 civils. A la même date, nos amis forçaient le passage de la Meuse en différents endroits. Un grand nombre de localités étaient enlevées à l'ennemi : bornons-nous à citer, à cause de son importance, Dunsur-Meuse, que les Américains dépassaient de 1.800 mètres jusqu'à Milly. Ils se trouvaient à environ 8 kilomètres de la ligne Sedan-Metz, une des principales lignes de communication de l'armée allemande.

Le 7, sont réalisés de nouveaux progrès sur chaque rive de la Meuse : à l'est, les Yanks ont pris la cote 284 et Fontaines ; à l'ouest, Villemonty, le mont de Brune, les abords de Mouzon ; puis Bulson, Haraucourt et Raucourt. Enfin, le 7, ils s'emparent des faubourgs de Sedan.

LA VICTOIRE EN ITALIE

En quelques jours, l'offensive commencée le 24 octobre a obligé l'Autriche à capituler. Dès le 29 octobre, le commandement autrichien entamait avec le généralissime Diaz des pourparlers en vue de la conclusion d'un armistice. Les alliés continuaient à bousculer les Autrichiens qui, dans une retraite précipitée, abandonnaient prisonniers, munitions et matériel. Au 2 novembre, la résistance de l'ennemi fléchissait au plateau d'Asiago. Rovereto, Feltre, Bellune, Udine étaient reconquis. Le 3 novembre, les Italiens recevaient le prix de leur longue constance et de leurs patients efforts : leurs troupes entraient à Trente et débarquaient à Trieste ; enfin, le même jour, l'armistice était signé.



LA RÉGION À L'OUEST DE STENAY.

Le lieutenant-général Gillain, qui a remplacé le lieutenant-général Ruquoy comme chef d'état-major général de l'armée belge, est né le 11 août 1857. Engagé volontaire à l'âge de dix-huit ans, il entra à l'Ecole militaire en 1878 et en sortit en 1880 avec le grade de sous-lieutenant de cavalerie, arme dans laquelle il a fait toute sa carrière.

NOTRE COUVERTURE

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL GILLAIN

CHEF D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE L'ARMÉE BELGE

Admis en 1886 à l'Ecole de guerre, il en sortit en 1888 avec le brevet d'adjoint d'état-major : il était alors lieutenant.

Cette même année, le futur général partit pour le Congo, où, jusqu'en 1896, il servit brillamment, prenant part à toutes les grandes opérations contre les esclavagistes.

Rentré en Europe, il fut aide de camp des généraux Mallet et Mersch, Promu major en 1906, lieutenant-colonel en 1909, il était colonel depuis 1913 et commandait le 4^e lanciers lorsque la guerre éclata ; il fut désigné pour commander la 1^{re} brigade de cavalerie. Général-major le 12 janvier 1915, lieutenant-général le 6 janvier 1917, il remplaça à la tête d'une division le général Ruquoy, auquel il devait bientôt succéder dans les hautes fonctions de chef d'état-major général de l'armée belge.

Les éminents services du général Gillain lui ont valu les plus flatteuses décorations : il a reçu, le 23 mai 1918, des mains du général Foch la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

Nous indiquons à la page 15 la photographie à laquelle le Jury du PAYS DE FRANCE, a décerné la prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 212.

Le plaisir de vaincre

CARNET D'UN POILU

Les dents serrées de rage, les yeux brillants d'une fièvre exaspérée, nous reculions. Par trois fois, l'audace de l'ennemi nous avait résolu à la retraite. Un mortel regret au cœur, nous abandonnions ce terrain sacré, plus cher de tout le sang versé, où le blé vert ondulait au vent saccadé du soir.

Et cependant l'espoir était en nous...

Puis voici que nous attaquons à notre tour et que nous refoulons l'Allemand surpris. Nous reprenons les moissons, les prairies qu'ont trouées des obus sans nombre, les rivières où se reflète un ciel d'une douceur unique. Nous ne sentons plus la fatigue de nos jambes, nous buvons à grands traits l'air ennobli de victoire, l'enthousiasme nous gonfle la gorge et ceux d'entre nous qui portent le plus d'illusion voient se dresser à l'horizon comme une grande belle femme aux yeux tendres et aux bras magnifiques, qui est la fin des maux présents.



L'Américain aux yeux clairs comme ceux des marins...

Nous vivons de chaudes et sublimes journées. C'est une joie animale, c'est un plaisir brutal que de vaincre. Vaincre ! mot bref et violent qui balaie l'angoisse, la lassitude, les misères passées et celles qui sont à venir. Vaincre ! Sésame magique qui ouvre les cœurs, qui fait naître la confiance de la patience comme une gerbe fleurie d'une graine grise et menue, qui déploie devant les yeux un arc-en-ciel aux couleurs splendides, un arc-en-ciel qui est aussi un arc de triomphe.

Vous êtes là, mes camarades, avec vos poitrines élargies, vos mains maigres qui serrent le fusil, posés d'aplomb sur la glèbe généreuse et puissante. Vous souriez d'un enfantin sourire. Vous percevez la grâce d'un été flamboyant, la séduction de ces arbres massacrés qui se sont mis à reverdir et parent leurs blessures d'un feuillage nouveau. Vous êtes tout amour pour les blés dorés que le canon a fauchés par places, pour les coquelicots qui chantent parmi les épis blonds, pour les marguerites vouées aux questions des jeunes filles. Vous venez de vaincre !

Nous répétons avec affection le nom du général qui a su nous lancer vers la victoire. C'est un nom sec et solide comme un défi. Nous reconnaissons sur les photographies des journaux le visage énergique, calme et paternel que nous avons aperçu quand nous étions massés dans une plaine, l'arme au pied, pour une revue. Une belle figure de Français, où tout est robuste : l'œil, la moustache, le menton, mais où tout révèle la bonté efficace.

Avoir un chef, c'est la moitié du courage. Le masque de Napoléon, son nom retentissant ont donné à ses armées cet entrain qui n'a cédé que devant le retour fatal de la destinée. Notre général Foch vit en nous, nous anime, nous donne la force et la bravoure, la patience et la certitude.

L'Américain est notre frère d'élection. Sa silhouette nous est maintenant familière. Ce grand garçon aux épaules larges, à la taille mince, souple, solide, et dont les yeux sont clairs comme ceux des marins, a vite conquis nos sympathies. Nous découvrons que nous étions faits l'un pour l'autre, et qu'un lien de franchise et de bonne humeur nous unit étroitement.

Et puis nous l'admirons. Nous avons combattu coude à coude. Nous nous sommes rués dans la même mêlée. Nous avons été les témoins de son audace à la fois ardente et froide, de son mépris de la mort. Il s'élance vers le danger avec une extraordinaire témérité. On sent qu'il aime la lutte, qu'il veut gagner à tout prix, qu'il fait bon marché de sa vie parce qu'il sait n'être qu'un humble rouage de la machine à faire la guerre.

Ces qualités précieuses au plus haut point : l'endurance, l'esprit de lutte et d'abnégation, c'est le sport qui les lui a données. Elles sont le triomphe d'une méthode saine et sage, en partie renouvelée des Grecs.

L'Américain est aussi ce que nous appelons « un bon type ». Il aime à oblige. Il se montre généreux. Il donne cordialement son tabac et ses adorables confitures. Il donne du même cœur son sourire et son amitié. Le mélange « yanks et poilus » fournit une armée d'un moral excellent, en même temps que d'une grande force matérielle. C'est ce mélange qui a repris la « poche ». C'est lui qui va parfaire la déroute du Boche.

Nous avons avancé hier et avant-hier. Puis nous nous sommes arrêtés. Une division fraîche poursuit notre travail et nous prenons, sous un soleil bienveillant, le repos que nous avons conscience d'avoir gagné.

Il y a plus d'une semaine que nous n'avons pas pu écrire. Et nous venons de recevoir tout l'arrière des lettres qui ne savaient où nous joindre. Aussi sommes-nous très penchés sur des blocs de cartes-lettres d'un azur délicat, ou sur ce papier mauvais et rayé que nous vendent les mercantis.

Cette lettre-ci ne ressemble pas aux autres. Elle est pleine



de joie. Elle va réjouir ceux qui nous attendent dans l'inquiétude et le souci. Elle leur apportera la fraîche odeur de victoire qui flotte sur ces champs baignés d'une heureuse lumière. Les nouvelles sont bonnes. Que peuvent les Berthas et les Gothas, là-bas, contre nos lettres ? Ne suffit-il pas de dix lignes que nous avons hâtivement griffonnées pour donner aux nôtres un juste sentiment des proportions et leur faire narguer le péril des obus qui viennent de cent vingt kilomètres ?

Nous avons envoyé parfois des pages résignées, des pages qu'éclairait seul un espoir obstiné, en dépit de tristes réalités. Mais, cette fois-ci, la vieille maman dont les yeux ont beaucoup pleuré, la jeune femme qui attend d'une fervente impatience le retour de celui qu'elle aime, la sœur, l'enfant, tous recevront, dans des phrases sans habileté, la confirmation de la victoire et l'assurance que l'avenir luit d'une singulière beauté au bout du rude chemin.

L'escouade est assemblée pour la soupe. Assis côte à côte sur l'herbe, en bras de chemise, nous tendons nos gamelles au caporal qui vient d'aller chercher à la « roulante » les plats et les bouteillons fumants.

Ce repas, aussi simple que les autres, a cependant je ne sais quelle allure de fête. Le beau soleil, le repos après un si dur coup de collier, l'heureux résultat de notre offensive, surtout, tout cela donne un goût particulier au rata semblable à tous les ratas. Est-ce la soupe, avalée machinalement, avec les gestes quotidiens, à mille mètres des obus ? Non. Malgré la canonnade proche, malgré la dévastation environnante, les armes et les uniformes, en dépit de l'avion boche qui tourne au-dessus de nos têtes, c'est un repas sur l'herbe, comme ceux de naguère, à Meudon, ou près du moulin campagnard, ou bien au faubourg d'une petite ville de province. C'est la détente, le rire, les plaisanteries lancées avec une grosse bonne humeur, et s'il y avait un dessert, nous en choisirions le moment pour chanter chacun sa romance.

Dupontel parle, use sa faconde, raconte des histoires que rend plus comiques encore son accent de Toulouse. Grosbot, qui mange à grands coups de mâchoire, tend un visage béat. On trinque avec le quart de pinard. On fume lentement, en buvant le jus. En vérité, c'est une fête de famille — une famille solidement unie.

Mais une figure connue s'avance parmi les faisceaux : un permissionnaire, Gémier, qui revient de Paris. On se serre la main. Nous avons tous Gémier en particulière estime. C'est un bon camarade.

Cette fois-ci, il a ramené deux musettes pleines et un colis volumineux qu'il tient à la main. Deux bidons de deux litres — rien que ça — se balancent et s'entre-choquent sur sa hanche droite.

Il commence par nous féliciter :

— Mes compliments, les camarades. Vous avez marché comme des lapins. Vous m'avez fait dix kilomètres de plus pour vous retrouver, mais je ne les regrette pas !

Puis il tire de ses musettes une foule de choses précieuses : du tabac, un saucisson géant, des rillettes, des boîtes de conserves, du chocolat. Il tape sur un bidon :

— Ça, c'est un petit vin blanc dont vous me direz des nouvelles. Et dans l'autre, il y a...

Nous sommes suspendus à ses lèvres.

— ...Il y a de la gnôle. Et de la fameuse : de la fine champagne, ma chère. Maman a pensé à vous... Avec tout ça, je n'ai pas déjeuné. Vous avez encore la dent, vous autres ? Allons-y !

Et nous recommençons un second repas, plus succulent et non moins gai que le premier. Cette fois, il y a du dessert : des madeleines, qu'une vieille tante de Gémier a faites malgré la crise de la pâtisserie.

Gémier ouvre de l'ongle un paquet de cigares qu'il distribue. Il se recueille ensuite et dit d'une voix grave :

— Il y a une surprise.

— Quelle surprise ? demandons-nous naïvement.

— Cherchez ! Devinez !

Nous formons à tour de rôle les hypothèses les plus étranges : une crème au chocolat, une glace fraise et pistache, la tête du kaiser... Gémier secoue les épaules.

Enfin, il déballe le colis mystérieux. C'est une caisse. Il l'ouvre et — avec un cri de triomphe — brandit une bouteille de champagne.

Nous applaudissons à grandes acclamations.

— En voilà six ! hurle Gémier. Un cadeau de ma marraine ! Toute la section va sabler le champagne ! Honneur au communicé !

Le vin charmant mousse dans les vieux quarts bosselés.

Gémier prend l'attitude d'un ministre à la fin d'un banquet :

— Je lève ma coupe, dit-il, à la prochaine !

— A ta prochaine perne ? interroge Grosbot.

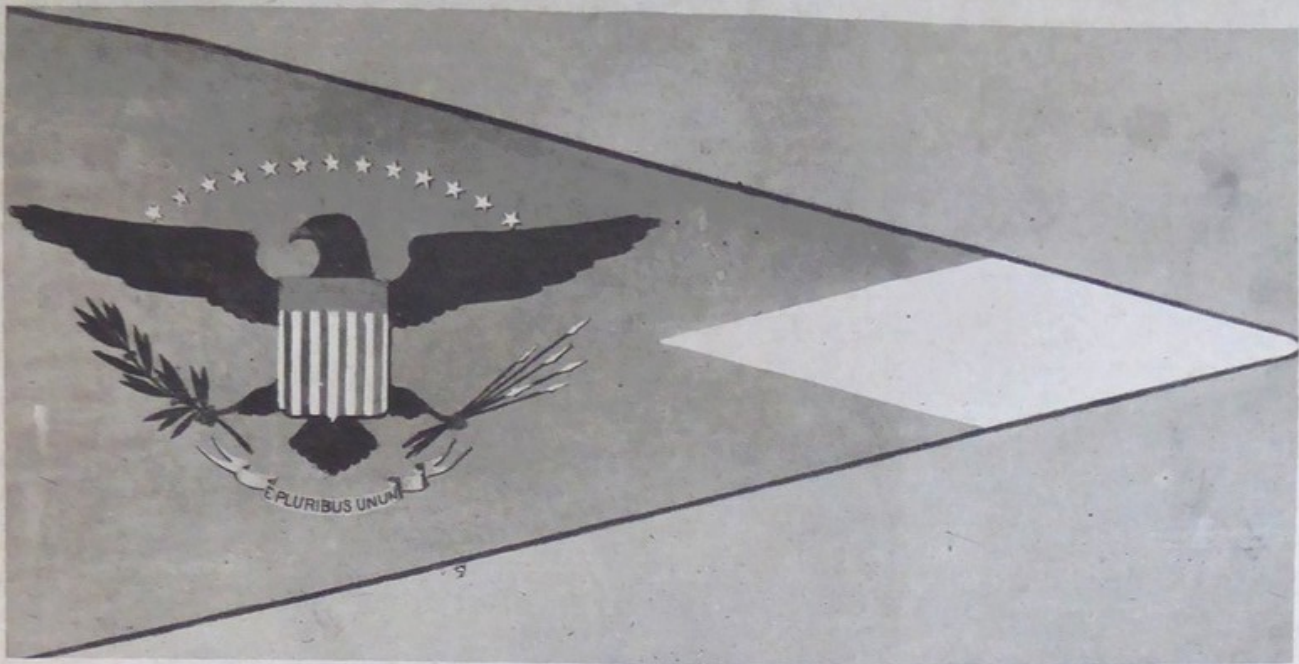
— Hé ! non, malin ! A la prochaine victoire... Celle de demain !

Soldat CRÉPIN.

P. C. C. : RENÉ THIELL.



LES FANIONS DU "PAYS DE FRANCE"



Femmes françaises brodez des fanions pour les escadrilles américaines

Nous avons reçu de nombreuses et nouvelles adhésions dont on trouvera une troisième liste à la page II des annonces. En adressant les plus chaleureux remerciements à nos nouvelles correspondantes, nous croyons devoir prévenir celles qui ont l'intention de manifester leur sympathie à l'armée américaine que nous ne recevrons les adhésions que jusqu'au 20 courant. Les fanions, eux, seront reçus jusqu'à une époque que nous indiquerons prochainement, mais qui ne dépassera probablement pas la fin de l'année. Nous ne saurions donc trop inviter nos lectrices à nous envoyer leur adhésion en temps opportun.

Pour répondre au désir exprimé par un certain nombre de nos adhérentes nous complétons ci-dessous les explications techniques données dans le précédent numéro du *Pays de France* relativement à l'établissement de nos fanions :

Il est nécessaire de faire la broderie sur métier. L'étoffe du fanion doit être cousue droit fil après le métier et montée avec des tirettes (rubans fixant l'étoffe de chaque côté). De cette façon le fanion, une fois démonté, conservera l'apprêt du neuf et il ne restera plus qu'à le découper en triangle pour lui donner sa forme, puis à le monter, c'est-à-dire à le doubler avec une étoffe que les brodeuses les plus patientes pourront également broder, obtenant ainsi un fanion décoré sur les deux faces.

L'ornementation du fanion peut ne pas se faire exclusivement en broderie. La partie la plus décorative peut se faire au pochoir sur la soie constituant le fond du fanion ; on sertit alors d'une broderie faite au point remordu ou gansé, le premier faisant plat, le second faisant rond et saillant.

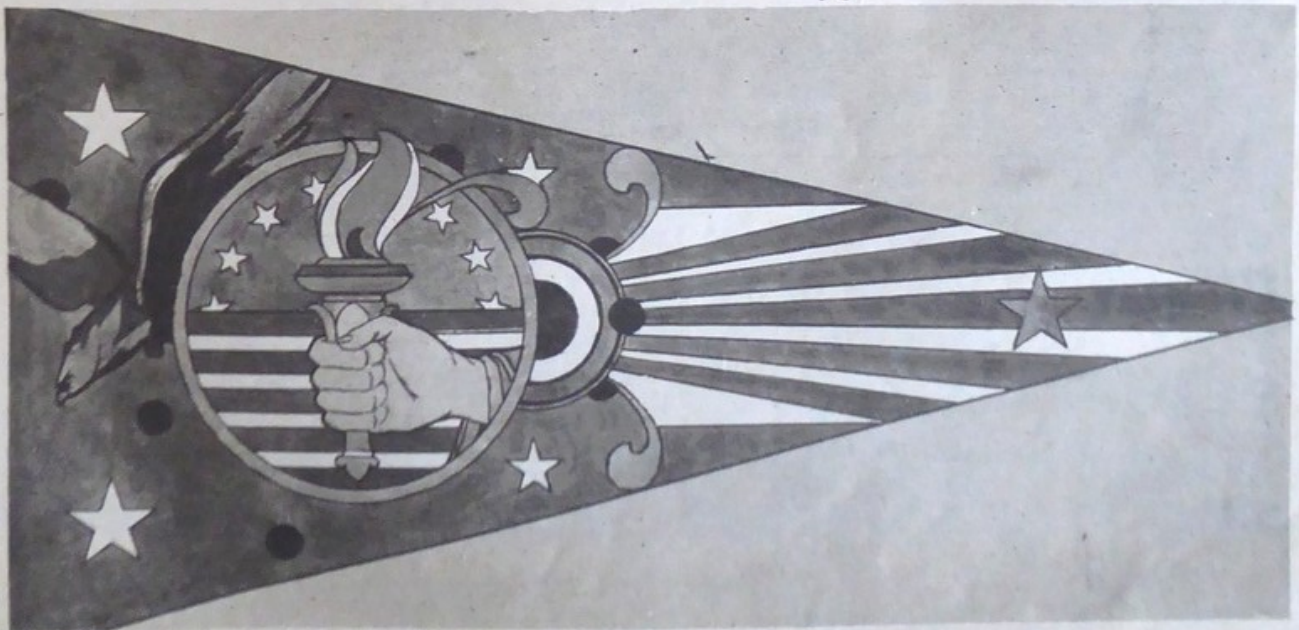
Nous publions deux modèles de fanion. Le modèle n° 5, dû au talent de M. Dominique-Paul Iribé, comporte plusieurs tons : fond bleu de roi brodé d'or ; étoiles blanches ; aigle bronze et or tenant des lauriers vert et or et des toudres or. L'écusson est rayé bleu et rouge.

Le modèle n° 6, de M. Ryckebusch, l'illustrateur connu, est fond bleu avec rayures rouges et blanches ; étoiles blanches ; aigle bronze ; cercle or ; torche or et rouge ; flamme or et blanc.

Donc, femmes françaises, à l'œuvre pour nos amis américains qui, n'ayant pu, comme tous nos autres alliés, bénéficier de permissions passées dans leur foyer, ont besoin plus que tous autres de gages de la sympathie des femmes de France.

CLAUDE ORCEL.

(Voir la liste des adhésions et le bulletin à la page II des annonces.)



LE GÉNÉRAL DEBENEY FAIT GRAND-OFFICIER



C'est dans l'Oise, en territoire reconquis par la valeureuse 1^{re} armée, que le général Debeney a reçu, devant les troupes qu'il commande, ce témoignage de la reconnaissance du pays. Cette photographie a été prise pendant que le général Pétain, ayant auprès de lui le général Fayolle, fixait les insignes de grand-officier sur l'uniforme du nouveau dignitaire. Le général Fayolle a lui-même été fait, récemment, grand'croix de la Légion d'honneur.



Le général Debeney vient de recevoir la récompense due à ses brillants succès ; le général Pétain lui a solennellement remis les insignes de la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur que lui a conférée un décret du 13 septembre 1918. Depuis son éclatante victoire de Montdidier, chaque jour de sa carrière a été marqué par un nouveau triomphe. Voici le général Pétain pendant le défilé des troupes ; derrière lui, les généraux Debeney et Fayolle.

UNE SÉANCE HISTORIQUE DU COMITÉ SUPÉRIEUR DE GUERRE DE VERSAILLES



Dans cette photographie, prise pendant la session du Comité supérieur de guerre de Versailles qui s'est terminée le 4 novembre, on voit les principaux hommes d'Etat de l'Entente réunis pour traiter les graves questions que posent les demandes d'armistice. Les personnages assis devant le tapis vert et que l'on voit de face sont, à partir du fond de la salle : le général Belin et le maréchal Foch ; MM. Pichon et Clemenceau ; MM. Lloyd George, Bonar Law et lord Milner. Dans cette séance historique ont été discutées et précisées les conditions de l'armistice consenti à l'Autriche, ainsi que celles de la suspension des hostilités que sollicite l'Allemagne, mais qui devrait être demandée par elle directement au maréchal Foch. C'est dans un accord entier entre tous les représentants de l'Entente, qu'ont été prises les décisions du Comité.

LA COMMUNE VICTOIRE DES ALLIÉS EN ITALIE



Le général lord Cavan commandait la 10^e armée, composée d'Italiens et de Britanniques. A cette dernière appartenait cette pièce d'artillerie lourde que ses servants, des Anglais, sont en train de charger pendant le fort d'une action.



Des contingents français et britanniques ont pris, aux côtés des troupes italiennes, une part brillante à la magnifique offensive qui vient de provoquer la capitulation de l'Autriche. Le général Graziani que l'on voit, dans le médaillon, décorant un soldat anglais, commandait une armée franco-italienne, la 12^e. Cette photographie représente une des pièces de marine montées sur radeaux et qui, remorquées sur la Piave, participaient aux opérations.

LE PILLAGE DE DOUAI PAR LES BOCHES



Le musée a été complètement pillé ; voici l'aspect que présentaient les salles lorsque les alliés entrèrent dans la ville. La plupart des cadres restaient sur place, mais les peintures avaient été enlevées.



Les Boches ont employé quarante camions automobiles par jour pendant un mois pour emporter leur butin. Tout leur était bon : ils ne laissèrent que ce qu'il leur était impossible d'emporter.

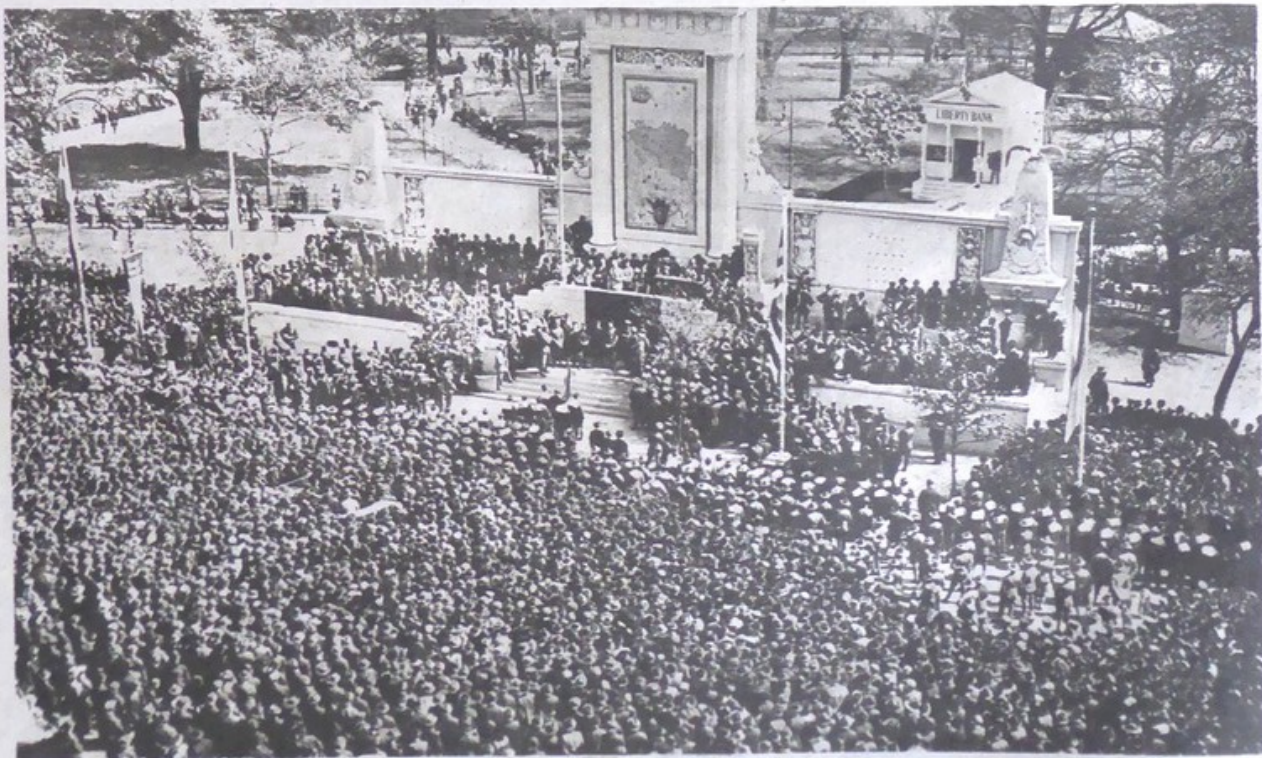


Douai est une des villes qui ont le plus souffert des déprédations des Boches, de leurs exactions de toute sorte. Quinze pour cent au moins des maisons particulières ont été détruites. Tous les mobiliers ont été volés ou mis en miettes. On a, par ces photographies, un échantillon du soin avec lequel ces brutes ont tout saccagé. Elles représentent des habitants rentrant, à Douai, dans ce qui fut leur logis et où il ne reste rien d'utilisable.

UNE JOURNÉE D'EMPRUNT A NEW-YORK



La présence à New-York de détachements de troupes françaises, de terre et de mer, a été une des grandes attractions de cette journée d'emprunt. Nos braves marins, que l'on voit ici défilant dans la 5^e Avenue, recueillirent les ovations enthousiastes, les marques sincères d'amitié, de la population new-yorkaise, accourue pour les fêter.



Le quatrième emprunt de la Liberté émis en Amérique et dont les opérations viennent de se clôturer, a produit la somme formidable de 60 milliards 750 millions, apportée par plus de vingt millions de souscripteurs. Cet emprunt, comme les précédents, a fourni à la généreuse population américaine l'occasion de manifester une fois de plus son amitié pour ses alliés. Cette photographie représente la foule, à New-York, devant le monument de la Liberté.



ECHOS



ODORAT DE LA MOUCHE A VIANDE

D'après un voyageur, la mouche à viande est une des pestes de l'Australie. Elle est partout. On ne la voit peut-être pas, on ne l'entend pas, mais elle est là. Et dès qu'il y a pour elle un coup à faire, elle le sent littéralement, et elle arrive, semblant sortir du néant. Elle le sent olfactivement à un degré qui surprend.



Un jour, ce voyageur, qui écrit de Sydney, traversait une grande plaine avec un ami. C'était pendant une sécheresse. Pas un arbre n'était en vue, pas un buisson, pas un brin d'herbe. L'ami était sujet aux saignements de nez. Au milieu de la plaine, voilà l'hémorragie qui se déclare. On s'arrête, on met pied à terre — car ils voyageaient à cheval — et l'ami, se penchant en avant, laisse tomber son sang dans la poussière de la plaine. Quinze secondes ne s'étaient pas écoulées qu'une mouche apparaissait et se posait à côté de la tache de sang. Puis une autre parut, d'autres encore ; plusieurs en une minute environ. Ces mouches n'avaient accompagné ni les voyageurs ni leurs montures. Elles étaient là, dans la plaine. Et elles étaient accourues en sentant le sang.

En Australie, tout pêcheur ou chasseur sait qu'à peine sa proie prise, il a à la protéger contre la mouche à viande. Celle-ci, évidemment, a un flair spécial pour l'odeur du sang et de la mort.

CHANTIER IMPROVISE

Pour arriver à construire des navires en très grande quantité afin de pouvoir transporter en Europe les hommes et les marchandises nécessaires à la guerre, nos alliés américains ont dû créer des chantiers nouveaux, et la presse a parlé du chantier énorme qu'ils ont créé à Hag-Island (île du Porc).

Mais, pour construire des navires, ou autre chose du reste, il ne suffit pas de disposer de chantiers. Il faut du personnel. Et du personnel spécial, technique, de la main-d'œuvre scientifique. Ce personnel manquait. Il fallut donc le créer. La méthode suivie consista à ouvrir une école où l'on enseignait les opérations nécessaires, où l'on faisait des spécialistes rapidement. Une section de navire fut établie où l'on fit apprendre au premier venu l'une ou l'autre des diverses spécialités nécessaires.

L'enseignement, tout pratique, est très bien donné, et on est surpris de voir avec quelle facilité et quelle promptitude le personnel se forme. Le chantier est en pleine activité, et le premier navire mis à l'eau a été construit par un personnel dont les deux tiers n'avaient jamais pénétré dans un chantier maritime avant d'y entrer il y a six mois. Quand on le veut bien, on apprend assez vite.

QUELLE A ÉTÉ LA PREMIÈRE VIANDE DE BOUCHERIE ?

Un zoologiste américain pense que ce doivent être les animaux dont les ténias sont actuellement le mieux et le plus complètement adaptés à l'homme.

L'idée n'est pas sans valeur ni sans intérêt. Il y a deux ténias dont l'hôte définitif est l'homme et probablement l'homme seul : ce sont les ténias du bœuf et du porc. Tous deux sont très spécialisés et ne paraissent pas pouvoir s'adapter aisément à d'autres hôtes. Le fait qu'ils sont si bien adaptés à l'homme donne à croire que les relations sont très anciennes, et que c'est grâce à cette ancienneté que le commensalisme est devenu si parfait. Le bœuf et le porc seraient donc les animaux que l'homme mange depuis le plus longtemps. Il semble bien, en outre, que l'homme préhistorique ait mangé le cheval et l'ait presque élevé comme animal de boucherie. A vrai dire, il a mangé de beaucoup d'animaux ; mais le porc et le bœuf



paraissent être ses deux plus anciens animaux de boucherie, si l'argument tiré des ténias a quelque valeur.

LE SENS DE L'ORIENTATION CHEZ LE CHEVAL

En 1900, la Compagnie des Tramways de Calais vendait un cheval à un cultivateur de Gravelines. Ce cheval était depuis quatorze ans à la Compagnie. Il était très connu, très familier, très aimé de tous ceux qui le connaissaient. Et il savait très bien leur demander du sucre qui lui était aussitôt accordé — car en ce temps il n'y avait pas de carte du sucre. Il savait aussi très bien, à l'écurie, se débarrasser de son licol qui lui était insupportable.

Aussi, à peine installé chez son nouveau propriétaire, n'eut-il rien de plus pressé, une nuit, que de se détacher. La porte était restée entrouverte : il la franchit. Et, quelques heures après, il faisait son apparition à Calais, et on le trouvait à la porte de l'écurie de la Compagnie, attendant qu'on voulût bien lui ouvrir. Il avait fait les 22 kilomètres de nuit sans encombre.

Notez qu'il n'avait fait qu'une seule fois le trajet dont il s'agit. Ce fait témoigne d'un don d'observation et d'un sens de l'orientation remarquables, sans parler de la reconnaissance et de l'affection qui rendaient chers à l'animal son écurie habituelle et le personnel humain de celle-ci.

RAISONNEMENT DE CHIEN

L'an dernier, l'observation qui suit fut publiée au sujet d'un chien de berger fort intelligent, en Irlande.

Dans un marais enclos il y avait un poulailler avec un champ réservé aux poules, et aussi des meules. Un jour où l'on portait les gerbes les unes après les autres à l'aire où elles étaient battues, on observa que les poules ne se contentaient pas de ramasser le grain tombé en route, mais montaient sur la meule de plus en plus basse, et faisaient des orgies. On n'avait personne à mettre auprès de la meule pour écarter les poules ; le fermier appela donc son chien de berger et lui donna à entendre qu'il le chargeait de ce soin. La consigne était d'éloigner les poules. Bruno comprit et ne permit pas à une seule poule d'escalader la meule.



Le lendemain, il fit de même. Mais, vers 2 heures de l'après-midi, il opéra autrement. Il avait l'habitude, vers cette heure, de sortir, d'aller voir d'autres chiens du voisinage et souvent d'en ramener au dîner. Mais les poules et le devoir étaient là. Comment concilier le plaisir et le devoir ? Ce fut bien simple. Il savait, pour l'avoir vu, que les poules se retiennent, vers le coucher du soleil, dans leur poulailler. Eh bien ! elles se retireraient plus tôt... Il les rassembla et les poussa vers le poulailler, les y fit entrer ; puis avec une gambade et un aboiement de joie, il s'en alla à ses visites, ayant rempli, ou tourné, son devoir et la conscience satisfaite. Les poules laisseraient le blé en paix, et c'était l'essentiel.

TEMPÉRATURE D'HIVER

Dans une récente étude sur l'hiver de 1917-1918, un météorologiste américain cite, comme ayant été la plus basse que l'on ait observée, la température de -65°5 C. qui a été constatée en décembre, dans le Yukon supérieur, à l'embouchure de la rivière Pelley. Si ce chiffre est exact, la température en question serait la plus basse qu'on eût jamais enregistrée aux États-Unis. Et elle serait de peu inférieure à la température la plus basse que l'on ait jamais enregistrée encore sur terre, celle de -68° qui a été constatée à Verchojarisk, en Sibérie, en 1892. Quand nous disons « sur terre », c'est plutôt à l'état de nature qu'il faudrait dire. Car des températures bien inférieures sont obtenues tous les jours dans les laboratoires. Et, d'autre part, dans les hauteurs de l'atmosphère, le thermomètre se tient à des températures inférieures à celles qui viennent d'être citées.

CRIMINALITÉ BOCHE

La criminalité paraît s'accroître considérablement en Allemagne. Un député a pu dire à la tribune du Reichstag que « la décomposition du peuple par le mensonge, le vol, l'escroquerie ne peut être compensée par la gloire des armes ». D'autant qu'on ne voit pas bien à quelle « gloire des armes » le député peut bien faire allusion. Il ne reste donc que l'accroissement de la criminalité qui se manifeste par la fréquence des vols.

A Berlin seulement, il se pratique en moyenne 300 cambriolages par jour.

D'autre part, les attaques contre les personnes sont devenues très nombreuses, de nuit surtout, où l'on économise l'éclairage.

En un mot les Boches ne valent pas mieux en Allemagne que dans les pays envahis.



POUR FAIRE TAIRE LE COQ

Nul à la campagne ne songe à se plaindre du chant du coq. Mais, à la ville, les citadins qui ont un besoin d'aïses extraordinaire redoutent souvent d'être tirés de leur sommeil le matin, quand le coq proclame la venue du jour et déclare qu'il est temps de se mettre à agir. Cet appel à l'action les gêne et les trouble. Et alors ils demandent la suppression du coq.

Il n'est nullement nécessaire de couper le cou à un coq pour l'empêcher de chanter intempestivement. Un procédé très simple permet d'obtenir le même résultat. Cela consiste à faire entrer le coq, le soir, dans une cage basse où il ne puisse pas se tenir debout. Pour pousser son cocorico Chantecler a l'habitude de se mettre debout, très droit, particulièrement redressé. S'il ne peut se dresser ainsi, il ne chante pas, un plafond bas lui coupe le souffle, ou plutôt l'empêche de se mettre dans la position où il peut utiliser celui-ci. Il se heurte la crête et aussitôt rentre la tête. Il ne chante pas parce qu'il ne peut prendre la position du chant. Il se tait et se taira jusqu'au moment où on lui ouvrira la porte et où il pourra chanter en plein air, avec l'autorisation de la loi, sans craindre de réveiller des dormeurs paresseux.

Le procédé, on le voit, est très simple et il réussit parfaitement.

DÉCHETS DE POISSON ET BÉTAIL

Une grande usine a été établie à Ymuiden, en Hollande, pour l'exploitation et l'utilisation des poissons inférieurs et des déchets de poisson. Ymuiden est un port de pêche important, et la matière première ne manquera pas. Ces déchets on les transformera en aliments pour les porcs, lesquels, on le sait, sont omnivores.

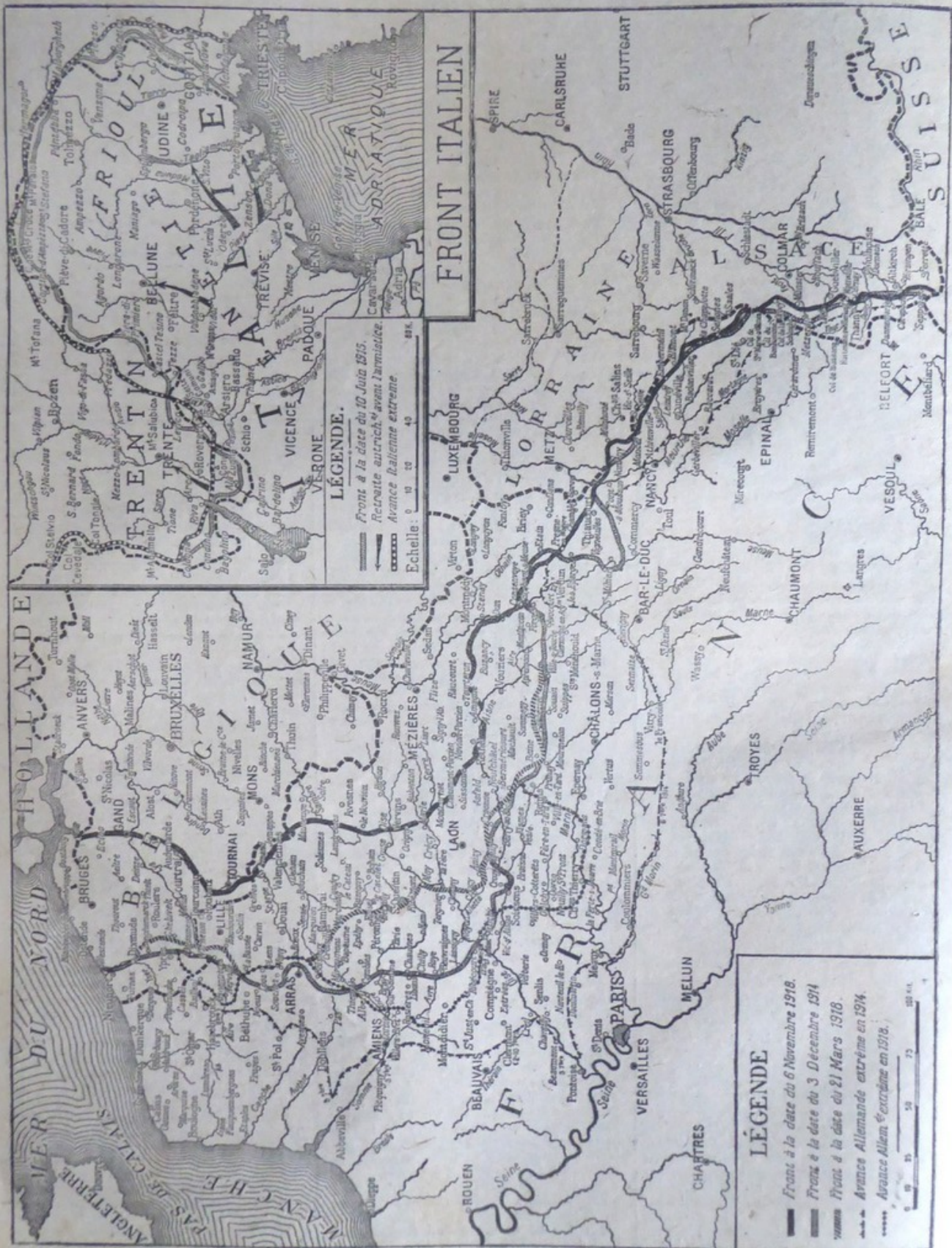
Ceux-ci mangeront un peu moins de maïs et d'autres aliments utilisables par l'homme. On a bien essayé de leur faire consommer le poisson avarié et on y a réussi. Mais on a constaté que la saveur de leur chair y perdait. Il vaut mieux « travailler » le poisson avarié avant de le servir au porc.

L'usine d'Ymuiden fabriquera une farine de poisson. Cette farine, étant donnée les matériaux utilisés, contiendra 55 % d'albumine et 12 % de grain pur, tout en fournissant une huile qui sera utilisée dans l'industrie.

Peut-être essayera-t-on de donner de cette farine de poisson au bétail aussi. Mais le bétail est herbivore : il ne voudra peut-être pas devenir carnivore. Pourtant on connaît des exemples de bétail et de chevaux avalant avec grand plaisir de façon régulière des têtes de morues, dans une sécherie consacrée à cet utile poisson. Il y aurait certainement lieu de suivre en France l'exemple donné en Hollande et qui, peut-être, provient d'Allemagne.



LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

TEINDELYS

pour la beauté du teint

Produits scientifiques pour l'hygiène rationnelle de la peau
(Épiderme et derme.)

ARYS

PARFUMS DE LUXE
3, rue de la Paix, Paris



Crème
Poudre
Lait
Savon
Bain
Eau

*La crème Teindelys conserve la fraîcheur
de la jeunesse, embellit, efface les rides.*

Poudre : 4 fr.; fco 5 fr. — Crème : grand modèle, 9 fr.; fco 10 fr. 70.
Petit modèle, 5 fr.; fco 6 fr. 20. — Savon : 4 fr.; fco 5 fr. — Eau : 10 fr.;
fco 13 fr. — Bain : 4 fr.; fco 5 fr. — Lait : 12 fr.; fco 15 fr.

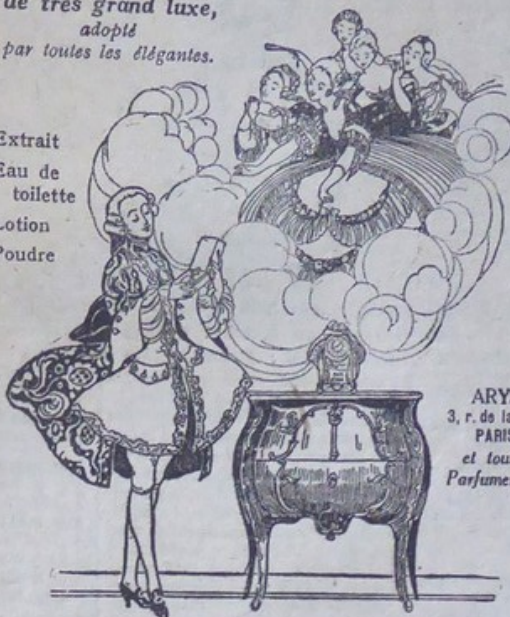
Aucun envoi contre remboursement. — Envoi franco au-dessus de 30 fr.

Envoi sur demande du "Carnet de Beauté", par le D^r Reymondon

Un jour viendra

Parfum d'Arys
de très grand luxe,
adopté
par toutes les élégantes.

Extrait
Eau de
toilette
Lotion
Poudre



ARYS
3, r. de la Paix
PARIS
et toutes
Parfumeries.

*A celle dont mon cœur veut faire une marquise,
Je veux offrir, galant, en un doux abandon,
"Un jour viendra", parfum objet de convoitise
Des femmes désirant le plus rare des dons.*

Le flacon de "Lalique" : 30 fr.; franco contre mandat-poste de 33 fr.

NOS CONCOURS

CONCOURS N° 31. — Une Nouveauté

Voici dix-huit mots qu'il s'agit de placer dans un ordre à trouver; ceci fait, prenez la première lettre de chaque mot et formez un titre qui constitue une nouveauté sensationnelle et qui doit intéresser vivement nos lecteurs. Ce titre contient dix-huit lettres et trois mots et vous le trouverez dans notre prochain numéro.

Voici les dix-huit mots :

**EAU PAL HEM LAC SAC AIR UNI RAS EST
TAN OIE RIS CAB EUH ICI PEU TEL SOL**

COMBIEN RECEVRONS-NOUS DE RÉPONSES
JUSTES POUR CE CONCOURS ?

LISTE DES PRIX :

1 ^{er} Prix.	— Une montre ..	Valeur : 50 fr.
2 ^e	— Une cravate fourrure ..	50 "
3 ^e	— Une blouse lingerie ..	25 "
4 ^e	— Une glace Louis XV ..	20 "
5 ^e	— Un coffret Eau Gorlier ..	15 "
6 ^e	— Un vase Méran ..	15 "
7 ^e	— Un Document d'histoire ..	12,50 "
8 ^e	— Un flacon Coudray ..	10 "
9 ^e et 10 ^e	— Un rasoir mécanique ..	5 "

Les solutions seront reçues jusqu'au 5 décembre et les résultats publiés dans notre numéro du 26 décembre.

GRAND CONCOURS DE CONSOLATION. — Résultats

Nous avons reçu pour ce concours un nombre considérable de solutions. Au lieu de 100 prix, comme nous l'avions promis, nous avons attribué 130 prix et ce, afin d'éviter de poser une deuxième question pour départager les concurrents *ex aequo* dans la série de ceux qui ont donné huit noms de la liste idéale.

Cette liste se compose comme suit; les noms sont naturellement placés dans l'ordre du nombre des voix qu'ils ont obtenu :

NOMS	LOUIS
MARIE	PAUL
JEANNE	JEAN
LOUISE	HENRI
FÉMININS : MARGUERITE	PIERRE
SUZANNE	

Voici le classement des concurrents, suivant qu'ils se sont le plus rapprochés de l'ordre de la liste idéale :

ONT TROUVÉ LES DIX NOMS JUSTES :

1^{er} Prix. — CENT FRANCS en espèces.

M. Edmond HERZOG, rue Ricard, 4, Nîort (Deux-Sèvres).

2^e Prix. — Une montre-bracelet, valeur : 50 fr.
M^{lle} SOULE, 17, rue Daniel-Stern, Paris.

3^e Prix. — Un rasoir mécanique, valeur : 25 fr.
M. Pierre MATHERON, 48, rue de la Charité, Lyon.

ONT TROUVÉ NEUF NOMS JUSTES :

Chacun des concurrents qui suivent gagne un morceau de musique d'une valeur de 12 fr. 50, à choisir, soit un morceau de piano, de chant, de violon ou de mandoline, ou un livre Document d'histoire :

- M^{lle} Isab. LASVIGNES, lycée Em. Duclaux, Aurillac (Cantal).
- M. Auguste DUMESNIL, 158, rue de Charonne, Paris.
- M. Paul LEROY, 70, avenue Jean-Jaurès, Paris.
- M. Antoine CHAUX, 28 ter, rue Aragon, Toulouse.
- M^{lle} M. HACOT, 44, rue Rothschild, Berck-Plage (Pas-de-Calais).
- M. R. SALVAC, 10, rue du Ballage, Mirecourt (Vosges).
- M. Achille REYNES, boulanger, Pézenas (Hérault).
- M. J.-R. NANEIX, à la Guide, près St-Léonard (Haute-Vienne).
- M^{lle} M.-L. LAPLEAN, impasse Champ-de-Manœuvres, Avignon.
- M^{lle} Berthe BERNARD, 10, rue Leriche, Paris.
- M^{lle} Suzanne BAYOUX, 61, rue Rivay, Levallois-Perret.
- M. Martial MARNAT, 151, rue Blomet, Paris.
- M^{lle} Louise PINON, 2, rue Montyon, Nantes.
- M. Antoine LACOMBE, 92, avenue Victor-Hugo, Tulle.
- M^{lle} Madeleine JANGEY, rue Victor-Hugo, Jussey (Haute-Saône).

Nous publierons dans notre prochain numéro la liste des lauréats restants.

Découpez le bon de participation à ce concours, bon n° 31, et collez-le sur la feuille de concours.

CONCOURS N° 31

BON DE CONCOURS

A découper et à coller sur la feuille de concours.

CHEFS-D'ŒUVRE DE L'HORLOGERIE FRANÇAISE

Mouvement
Chronomé-
trique
10 rubis



Garantie
15 ans
sur bulletin

LA REINE DES MONTRES

Métal inaltérable imitant l'OR à s'y méprendre

Pour HOMME ou DAME : **38 francs**

CADRAN LUMINEUX : Augmentation de 6 francs

Attention
aux
imitateurs
peu
scrupuleux

La plus
importante
Maison vendant
directement
sans
intermédiaires
aux prix
de fabrique.

Joindre le montant
à la commande
plus 0 fr. 50 p. port

MAISON
DE CONFIANCE

J. BENOIT Fils & Co
Manufacture Principale d'Horlogerie
BESANÇON

Les propriétaires actuels de la Manufacture d'Horlogerie Jean Benoit Fils & Co viennent de célébrer le 128^e anniversaire de l'entrée de leur famille dans l'industrie horlogère, où tous leurs membres se succèdent de père en fils. La Manufacture d'Horlogerie Jean Benoit s'est toujours distinguée de la pacotille et spécialisée dans la bonne fabrication. Son souci constant de la perfection, joint à l'habileté et au goût de ses collaborateurs techniques, lui a créé dans l'industrie française, dont elle est l'un des plus importants propagateurs, une situation prépondérante en se spécialisant dans la vente des meilleures productions de notre grande métropole horlogère.

Jean BENOIT Fils & Co.

EXIGER
SUR CADRAY LE MOT
REINE DES MONTRES
et le Nom du Fabricant

DEMANDEZ
notre
SUPERBE
ALBUM ILLUSTRÉ
envoyé
contre 0 fr. 25 en timbres
Vous
y trouverez
un grand choix
de
tous modèles

MAISON
FONDÉE EN 1791



MALADIES de FEMME

LA MÉTRITE



Exiger ce portrait

Il y a une foule de malheureuses qui souffrent en silence et sans oser se plaindre, dans la crainte d'une opération toujours dangereuse, souvent inefficace.

Ce sont les femmes atteintes de Métrite

Celles-ci ont commencé par souffrir au moment des règles, qui étaient insuffisantes ou trop abondantes. Les Pertes blanches et les Hémorragies les ont épuisées. Elles ont été sujettes aux Maux d'estomac, Crampes, Aigreurs, Vomissements, aux Migraines, aux idées noires. Elles ont ressenti des Lancements continus dans le bas-ventre et comme un poids énorme qui rendait la marche difficile et pénible. Pour guérir la Métrite, la femme doit faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui fait circuler le sang, décongestionne les organes et les cicatrise sans qu'il soit besoin de recourir à une opération. La JOUVENCE de l'Abbé SOURY guérit sûrement, mais à la condition qu'elle soit employée sans interruption jusqu'à disparition complète de toute douleur.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiénine des Dames (2 fr. 25 la boîte, ajouter 0 fr. 30 par boîte pour l'impôt).

Toute femme soucieuse de sa santé doit employer la JOUVENCE de l'Abbé SOURY à des intervalles réguliers, si elle veut éviter et guérir : Métrite, Fibromes, mauvaises suites de couches, Tumeurs, Cancers, Varices, Phlébites, Hémorroïdes, Accidents du Retour d'Age, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY, toutes Pharmacies : le flacon, 5 fr.; franco gare 5 fr. 60; les 4 flacons franco contre mandat-poste de 20 fr. adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Notice contenant renseignements sur demande.

LES GALERIES LAFAYETTE

sont
par la transformation et les agrandissements de leurs
Rayons d'ameublement
LA MAISON DE PARIS LA MIEUX ORGANISÉE
pour tout ce qui concerne
LE MOBILIER - LES INSTALLATIONS
LA DÉCORATION ARTISTIQUE

POUDRES & CIGARETTES ESCOUFLAIRE

On n'en trouve donc plus?... Si, PARTOUT

Montrez cette annonce à votre pharmacien.

ASTHME

Toutes oppressions

EMPHYSEME - BRONCHITE CHRONIQUE

P^{re} boîte d'essai grat^{te} - 26, Grand' Rue, Louvres (S.-&-O.)

Jeunes Gens classe 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouvelle méthode de gymnastique de chambre sans appareil, pour défendre la France.

Brochure gratis contre timbre.

Prof. WEHRHEIM

Le Trayas (Var)

Achetez

L'ATLAS DE GUERRE

Édité par LE PAYS DE FRANCE

56 Cartes 1 Fr.

France : 1 fr. 30

En vente au PAYS DE FRANCE

et chez tous les libraires et marchands de journaux.

Pour suivre les opérations

sur tous les fronts, achetez

L'ATLAS DES FRONTS

Édité par le PAYS DE FRANCE

Pas de cartes compliquées et inutiles, aucune difficulté pour trouver les noms cherchés.

Cet atlas, comprenant 20.400 noms, contient un Répertoire alphabétique des plus ingénieux, qui permet de retrouver instantanément tous les noms figurant et dans l'ATLAS DES FRONTS et dans l'ATLAS DE GUERRE déjà édité par le PAYS DE FRANCE.

PRIX

de l'exemplaire 1 fr. 50

Envoi franco contre 1 fr. 80

adressés au PAYS DE FRANCE

En vente dans toutes les librairies, kiosques, etc., et au PAYS DE FRANCE,

6, boulevard Poissonnière.

Beauté
de la
Chevelure
PÉTROLE
HAHN



Produit Français.

P. VIBERT
LYON

L'UNITÉ DE BARBE

par le

RASOIR UNIQUE

APOLLO

& sa lame à tranchants courbes bise

Le Rasoir de Sécurité préféré des Soldats Alliés

Invention et Fabrication FRANÇAISE

EN VENTE PARTOUT

FRUIT LAXATIF

CONTRE

CONSTIPATION

Embarras gastrique et intestinal

TAMAR INDIEN GRILLON

13, Rue Pavée, Paris

Se trouve dans toutes Pharmacies

L'ART ET LA MANIÈRE DE FABRIQUER LA MARMITE NORVÉGIENNE

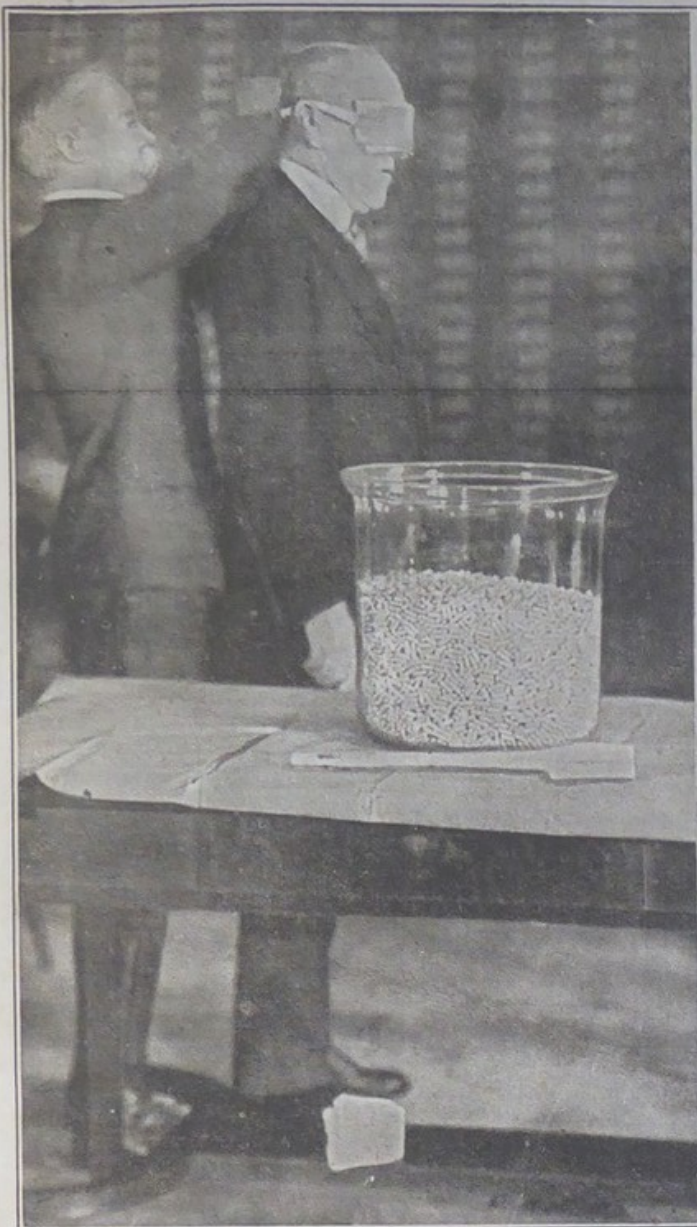
ET DE FAIRE LA CUISINE } SANS FEU } OU PRESQUE
 } SANS FRAIS }

Par Louis FOREST

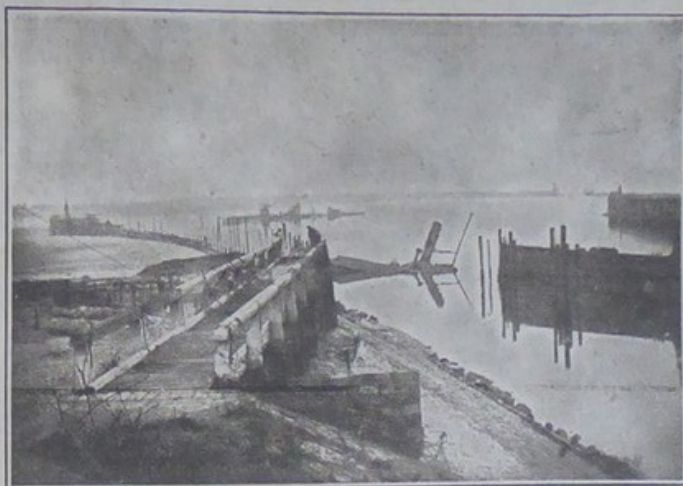
Commandez tout de suite chez votre marchand de journaux cette brochure illustrée où, sous une forme amusante et concrète à la fois, M. LOUIS FOREST donne toutes les indications nécessaires à la construction et à l'emploi de la MARMITE NORVÉGIENNE, à laquelle ses articles parus dans le *Matin* ont donné une notoriété soudaine et justifiée.

En vente au PAYS DE FRANCE, 2-4-6, boulevard Poissonnière

Prix : 0 fr. 30; envoi franco contre 0 fr. 35



Le président Wilson tire au sort le numéro par lequel commencera l'appel du contingent dont l'incorporation portera à 13 millions le nombre des soldats de l'armée américaine ; le numéro sorti est 322.



Les Anglais ont réussi à débloquer, de l'épave qui l'obstruait, le port de Zeebrugge, dont voici l'entrée.



Le prince Albert, second fils du roi d'Angleterre, avec le major Greig à sa droite, à bord de l'avion qui les a transportés d'Angleterre en France. Des ministres de l'Entente ont traversé de même la Manche.

SUR LE FRONT ORIENTAL

BALKANS. — Après la Bulgarie, la Turquie a sollicité des alliés un armistice qui lui a été accordé et qui a mis fin aux hostilités le 31 octobre à midi. Les principales conditions posées par les alliés sont le libre passage de leurs forces navales dans la mer Noire, l'occupation par leurs troupes de certains forts et positions stratégiques, la libération immédiate de leurs soldats prisonniers de guerre, la démobilisation de l'armée turque, etc. Enfin l'Autriche a, de son côté, demandé la cessation des hostilités qui ont été suspendues contre elle le 4 novembre à 15 heures.

La vaillante armée des alliés en Orient n'a point attendu la conclusion de ces différents accords pour achever la libération de la Serbie. Pendant que se négociaient les armistices, nos troupes continuaient à pourchasser les Austro-Allemands en Serbie, en Monténégro et en Albanie.

Le 1^{er} novembre, les Serbes reprenaient Belgrade. La Serbie était alors presque entièrement libérée. Les Autrichiens se retiraient en désordre sur l'autre rive du Danube. Bien que les hostilités fussent officiellement suspendues, il fallait encore batailler contre les trainards qui entendaient bien ne pas rentrer chez eux sans avoir achevé le pillage de la Serbie. Au cours de ces opérations, les Serbes reprenaient Chabatz, le 3 novembre, et pénétraient en Bosnie en direction de Visegrad. De leur côté, les Italiens avaient continué à progresser et à s'affermir en Albanie, où leur dernier acte de guerre a été, le 30 octobre, l'occupation de Scutari. Les hostilités ayant maintenant cessé dans les Balkans, au moins

contre Bulgares, Turcs et Autrichiens, il est bon de constater que l'offensive qui vient d'y mettre fin avait été déclenchée le 15 septembre.

MÉSOPOTAMIE ET SYRIE. — A la veille même de la signature de l'armistice avec la Turquie, les troupes anglo-indiennes de Mésopotamie ont remporté une nouvelle victoire. Le 30 octobre, la bataille engagée, le 24, sur le Tigre se terminait par la capture totale des forces turques, s'élevant à environ 7.000 hommes qui luttèrent encore dans la région.

En Syrie, entre la prise d'Alep et la signature de l'armistice, il n'y a pas eu de nouveau fait de guerre. On a eu, sur les opérations de la division navale française au cours de cette campagne, des détails intéressants. Il en ressort que nos bâtiments ne se sont pas bornés à leur coopération, d'ailleurs fort efficace, avec les troupes de terre ; ils ont encore eu la charge de faire protéger par leurs équipages les habitants des villes du littoral contre les attaques des pillards turcs dont les bandes dévastaient le pays. Enfin la division navale a ajouté à ses opérations la charge de venir en aide aux populations cruellement éprouvées par les maladies et la famine, et a réparti des secours sur toute l'étendue de la côte. A Beyrouth seulement, les pauvres, réduits à la détresse, recevaient quatre mille rations par jour. Aussi les habitants faisaient-ils à nos officiers et à nos matelots, partout où ils débarquaient, l'accueil le plus chaleureux.

Les mouvements de troupes alliées que l'on signale encore dans les Balkans s'exécutent en vertu des armistices. Les Serbes annonçaient, le 4 novembre, qu'ils avaient pénétré dans le Banat, en Croatie, en Bosnie et dans tous les autres pays yougo-slaves. Les Français avaient occupé la boucle du Danube dans la région d'Orsova : un important matériel de guerre allemand avait été capturé dans la région de Semendria.

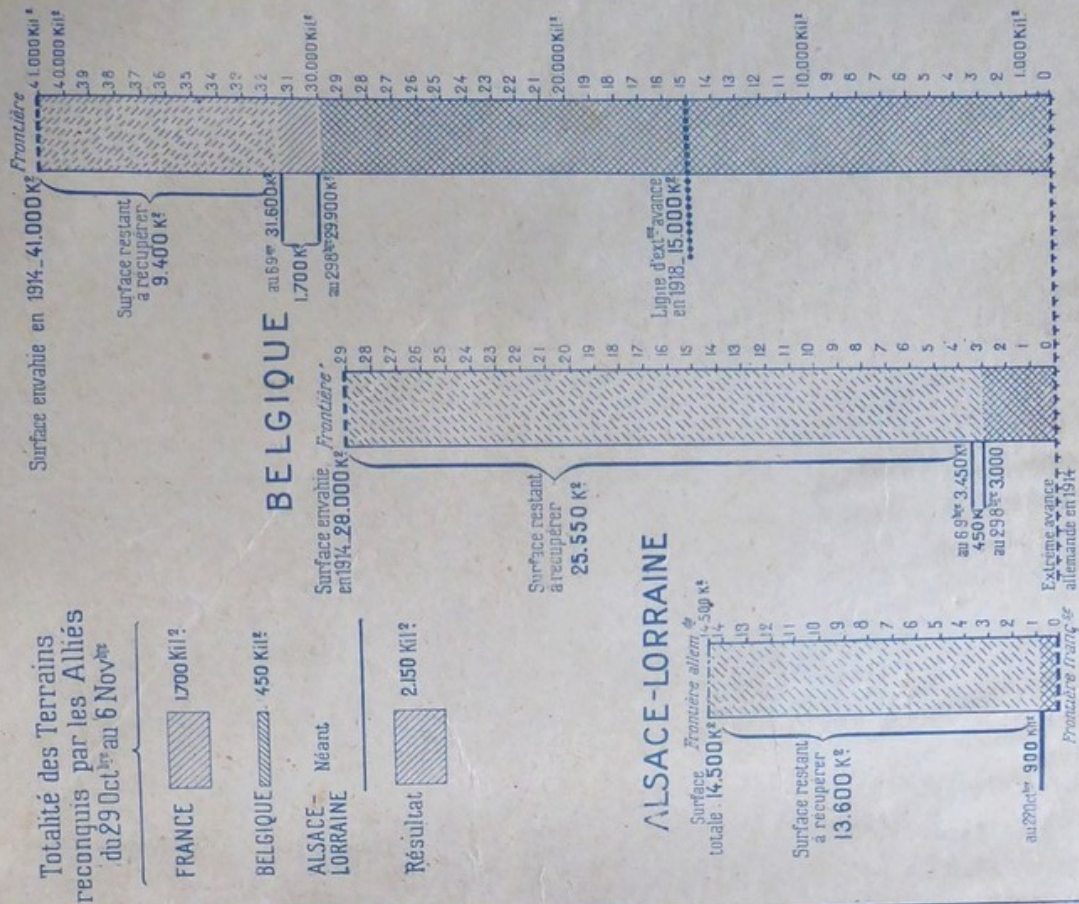
LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 212 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 11 et intitulé : « Britanniques passant le canal de Saint-Quentin. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

Ensemble des surfaces récupérées en FRANCE, BELGIQUE ET ALSACE-LORRAINE depuis l'extrême avance allemande en 1914.

FRANCE



Semaine du 29 Oct^{bre} au 6 Nov^{bre} 1918.

FRANCE		BELGIQUE		ALSACE-LORRAINE	
Terrains récupérés	1 500 K ² 2 400 K ² 3 100 K ² 4 700 K ²	Terrains récupérés	450 K ²	Terrains reconquis	Néant
Terrains perdus	Néant	Terrains perdus	Néant	Terrains perdus	Néant
Résultats	1700 K ²	Résultats	450 K ²	Résultats	450 K ²

(Reproduction interdite).